



BOUCHES-DU-RHÔNE

Dans l'aire urbaine de Marseille-Aix-en-Provence, 9 % des 15-24 ans sont non scolarisés et sans diplôme. Dans le top 5 des aires urbaines touchées par la déscolarisation, quatre se trouvent dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur (source : rapport du dispositif régional d'observation sociale, juillet 2017).

Déscolarisés, ils ouvrent leurs ailes

REPORTAGE

Dans les Quartiers nord de Marseille, le chantier-école de l'association Appel d'Aire redonne confiance à des jeunes sortis de prison, immigrés ou en décrochage scolaire. Un chemin complexe vers un retour à la vie ordinaire.

par Aurélie Darbouret * photos Patrice Terraz

LA COMMUNAUTÉ EMMAÛS de la Pointe-Rouge à Marseille fourmille en ce 1^{er} février. On y inaugure un prototype d'habitat d'urgence : un mobil-home amovible, transportable, construit à partir d'un conteneur et doté de quinze jours d'autonomie complète grâce à des panneaux solaires hybrides et une technologie de pointe pour le traitement de l'eau.

Le directeur de la Fondation Abbé-Pierre de la région Paca, qui a confié la conception du prototype à l'association Appel d'Aire, se félicite de la réussite du projet devant un parterre de journalistes et d'huiles marseillaises en cravate. À leur suite, quatre jeunes en parka et bonnet s'avancent timidement vers le micro. Sabrina, la seule fille du groupe, finit par s'emparer : « Cela me tient à cœur de parler. C'est un projet pour aider les gens, pas juste un travail comme ça ! » Sa témérité déclenche les applaudissements.

Sabrina compte parmi la trentaine de jeunes qui ont participé à la construction de ce conteneur baptisé « La Maison transportable ». Âgés de 16 à 25 ans, aucun d'eux n'était familier du rabot à bois ou du Placoplatre lorsqu'il a franchi la porte de l'association Appel d'Aire, hébergée dans des locaux de la protection judiciaire de la jeunesse. « J'ai fait plein de mal dans ma vie. Si on peut essayer de se rattraper un peu, c'est bien ! » confie-t-elle plus tard, en aparté.

Ce chantier-école, créé à Tourcoing en 1997 par le designer Yannick Le Guiner, a migré à Marseille en 2002, dans le XIII^e arrondisse-

ment, au cœur des Quartiers nord, secteur enclavé et paupérisé de la cité phocéenne. À l'ombre des platanes, deux vastes ateliers abritent machines et établis pour le travail du bois et du métal. « Nos différents projets sont des supports pour remobiliser des jeunes délinquants ou en errance éducative, explique Julien Acquaviva, le directeur de l'association. À travers la transmission de techniques, nous créons une alliance pédagogique entre les formateurs et les stagiaires. Ces derniers nous font confiance, acceptent de se laisser guider et se réconcilient peu à peu avec l'apprentissage. Nous appelons

LES RECETTES DU SUCCÈS

- Des projets de construction ambitieux avec des partenaires extérieurs exigeants.
- Une pédagogie du « faire avec » qui

considère les stagiaires comme des citoyens responsables.

- Des soutiens financiers publics et privés, via une convention

entre le ministère de la Justice et la région Paca, et le soutien ponctuel de fondations d'entreprises.



cela la pédagogie du « faire avec ». » L'association ne délivre pas de diplôme. Elle donne de l'attention et de la considération à des personnes qui en ont peu ou jamais reçu. Elle œuvre au seuil du savoir, bien en amont des chantiers d'insertion, dans une zone grise de l'éducation désertée par les institutions.

Une enfance chaotique

La plupart des stagiaires d'Appel d'Aire ont des souvenirs brumeux de leur scolarité. Ils ont décroché à la fin du collège, parfois même avant d'y entrer. Certains ont grandi livrés à eux-mêmes, au contact de plus âgés qui les ont initiés aux commerces illicites et à la carrière de délinquant. Pour d'autres, l'enfance et l'adolescence n'ont été qu'une succession chaotique de placements temporaires pour les protéger de familles dysfonctionnelles, parfois violentes. Tous ont été orientés vers Appel d'Aire par le bouche-à-oreille, les missions locales ou les services de probation. Certains ont fait des séjours dans les milieux « ouverts » ou « fermés » de la protection judiciaire de la jeunesse, ou bien de l'administration pénitentiaire. Certains encore rentrent dormir à la prison des Baumettes le soir venu.

« Les ateliers fonctionnent avec des entrées et des sorties permanentes de stagiaires. Il y a un début

à leur formation, mais pas de fin. Les objectifs d'apprentissage sont fixés ensemble, au fil du temps », explique encore Julien Acquaviva. Mobilier urbain, serres agricoles ou équipements éco-conçus, commandes de particuliers ou d'institutions, les projets se succèdent. Chacun acquiert à son rythme des techniques mais surtout des savoir-être aussi essentiels que la ponctualité, la politesse, la rigueur, la constance, le respect, la collaboration, le travail en équipe qui permettront un jour de s'insérer dans un univers professionnel. Très concentré,



Cheikhou, arrivé il y a peu de Mauritanie, s'exerce à la découpe du bois suivant les conseils millimétrés de Daniel Dalby, ingénieur à la retraite qui supervise la construction d'un petit avion, un ULM biplan, en cours de finition après une première phase d'essais. Une dizaine d'apprentis s'activent autour, casques ou lunettes visés sur la tête, pendant que Jean-Luc Levy, un des deux formateurs professionnels, indique à Cheikh Ahmed, jeune Comorien de 23 ans, comment utiliser la peinture galvanisante.

Les stagiaires reçoivent 310 euros par mois (130 pour les mineurs) et s'engagent à respecter des règles de conduite : pas de retard ni d'absence injustifiés, pas de stupéfiants, pas de violence physique ou verbale. « On est stricts, mais si l'un d'eux arrive tous les jours en retard, on cherche à comprendre pourquoi avant de sévir. On discute. Le but est de les responsabiliser. C'est un sas pour préparer la suite », insiste Julien Acquaviva.

Une charte du vivre-ensemble a été rédigée par les stagiaires, guidés par Stéphane Roux, philosophe et pédagogue, qui travaille avec

1| Cheikhou lors du baptême de l'air de l'ULM qu'il a contribué à construire.
2| À l'atelier métal, Othmane fabrique un élément destiné au prototype d'habitat d'urgence, la « Maison transportable ».



1| Jeremy et Salim, attentifs aux conseils de Jean-Luc, le formateur métal de l'association.
2| Avant de livrer la « Maison transportable », toute l'équipe s'active sur les finitions.

➔ les publics marginalisés. Ce spécialiste de la remédiation cognitive – autrement dit, des méthodes qui permettent « d'apprendre à apprendre » – bénéficie auprès des jeunes d'une aura aussi vaste que la barbe blanche qui encadre son visage. Sa mission ? Leur donner confiance, en particulier dans leurs capacités à se former. « Depuis qu'ils sont nés, la société leur dit : "Tu n'es rien." Ici, on leur parle comme à des personnes responsables. Ils doivent sentir qu'ils ont la possibilité de rattrapper les wagons des savoirs généraux. » Dans ses ateliers, on débat de liberté religieuse, de loi, de la figure du caïd ou encore d'égalité homme-femme. Ce mercredi, c'est Cheikh Ahmed qui lâche la première question : « Stéphane, c'est quoi au juste un doigt d'honneur ? » La réponse évoque la société romaine, convoque les philosophes Platon, Kant, Levinas tout en bousculant l'injonction de virilité faite aux garçons des quartiers. Les jeunes protestent, discutent, boivent les paroles, les yeux écarquillés. Jamais, avant, ils n'avaient goûté à l'échange philosophique.

Une confiance retrouvée

« Ici, même si on vient de prison ou qu'on parle mal français, on nous fait confiance. Malgré son passé, on peut être élu délégué ! On est tous logés à la même enseigne », se félicite Salim, du haut de ses 19 années, dont quelques-unes en cavale. Ce matin-là, il a écrit « motivé pour travailler dur » sur la feuille d'émargement. Après une période d'absence soldée par de longues excuses, la direction lui a accordé une nouvelle chance.



Le fonctionnement des ateliers n'échappe pas aux crises, aux abandons et aux tensions. Pourtant, la méthode Appel d'Aire a fait ses preuves et essaime dans le milieu de l'insertion. De temps à temps, les stagiaires endossent les habits de pédagogues, pour former des jeunes d'autres structures dans le cadre de collaborations, ou bien accueillir des professionnels de l'éducation venus faire des stages en immersion. Malgré ces preuves de réussite, l'équilibre financier demeure précaire. En janvier 2017, l'association a failli disparaître quand la région Paca, qui couvre 80 % de son budget de fonctionnement, a décidé brutalement de supprimer les subventions dont elle bénéficiait avec treize autres structures. Stagiaires et encadrants, anciens et actuels, se sont immédiatement mobilisés. « Ne nous coupez pas les ailes », « Laissez-nous nous réinsérer », disaient les banderoles. Leur ténacité

les a épargnés... pour un temps. Le financement est assuré jusqu'à la fin 2018 seulement.

À l'issue de leur passage à Appel d'Aire, des jeunes décrochent un travail, un contrat d'apprentissage ou une place en chantier d'insertion. D'autres disparaissent. S'il est impossible d'assurer un suivi individuel, les ex-stagiaires qui reviennent régulièrement donner des nouvelles sont la preuve que la confiance est durable. L'un d'eux vient d'intégrer le conseil d'administration de l'association alors que certains sont en train de créer un réseau d'anciens. « Jusque-là, on avait peur de moi. Hier, des gens du quartier m'ont appelé. Ils m'avaient vu à la télé », s'exclame Salim, au lendemain d'un des reportages télévisés sur la « Maison transportable ». « Ils m'ont dit : "On s'est trompé sur toi !" Je n'aurais pas cru tout cela possible. Je veux me former encore et trouver un vrai travail. » ●